

I. Algemeen / Généralités

JO TOLLEBEEK (RÉDACTEUR EN CHEF), GEERT BUELENS, GITA DENECKERE, CHANTAL KESTELOOT, SOPHIE DE SCHAEPRIJVER (DIR.)

«België. Een parcours van herinnering. Dl. I : Plaatsen van geschiedenis en expansie. Dl. II : Plaatsen van tweedracht, crisis en nostalgie»

Amsterdam, Uitgeverij Bert Bakker, 2008, 461 + 512 p.

Que la chose soit affirmée d'emblée. Le *Parcours van herinnering* accompli par l'équipe éditoriale dirigée par Jo Tollebeek est du bien bel ouvrage. Il se présente et s'inscrit dans la filiation des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, qui n'avaient pas encore trouvé d'équivalent en Belgique. Les soixante-six articles rédigés par d'excellents spécialistes forment une topographie et une constellation de lieux, suivant ainsi le modèle néerlandais des *Plaatsen van herinnering* (2005), en refusant d'étendre cet inventaire à tous les points de 'crystallisation' de la mémoire collective (objets symboliques, histoires nationales et ouvrages scolaires, écrivains et institutions, etc.). Cette dernière orientation avait été celle, non seulement de Nora, mais également des éditeurs de l'édition allemande en trois volumes (2001), Étienne François et Hagen Schulze. Jo Tollebeek ne s'étend pas outre mesure sur cette décision éditoriale, se contentant d'évoquer une tendance à la dispersion (p. 17) (le lecteur n'en comprend toutefois que moins la volonté manifeste de ne pas reprendre explicitement le terme "lieux de mémoire/ *plaatsen van herinnering*" dans le titre principal des deux volumes).

L'équipe éditoriale a parfaitement encadré ses nombreux collaborateurs, qui ont rendu l'ouvrage particulièrement lisible, dans un

mélange d'érudition originale et de souci de vulgarisation scientifique dans le meilleur sens du terme. La complémentarité de la sélection des articles est forte, en ceci qu'ils touchent aux différents domaines de l'histoire patrimoniale, socio-politique et socio-économique, institutionnelle, événementielle et culturelle. Le souci d'actualité du propos est grand et, plus d'une fois, les auteurs commencent par un lien avec le présent. Les éditeurs ont également eu le courage de 'déterrer' les événements les plus traumatisants des vingt-cinq dernières années : drame du Heysel, affaire Dutroux, assassinat de dix para-commandos belges à Kigali au moment du génocide rwandais, tueries du Brabant, qui culminèrent sur le parking du Delhaize d'Alost le 9 novembre 1985. Il n'était pas évident de traiter de ces problèmes – a fortiori quand la vérité n'a pas été faite sur certains d'entre eux – mais le ton adopté est juste et pertinent. Les auteurs des articles sont issus du monde universitaire belge francophone et néerlandophone; quelques journalistes et publicistes de grand talent ont également trouvé leur place. L'ensemble de l'équipe est plutôt jeune, mais toutes les générations sont représentées. Ce compte rendu ne pouvant reprendre dans le détail le contenu de chaque article, les auteurs me pardonneront de ne citer nommément aucun d'entre eux, afin de ne pas donner l'illusion qu'il s'agirait d'une mise en exergue. Même si certains exercent actuellement à l'étranger, on regrettera peut-être l'absence de contributeurs étrangers libres de toute appartenance (fût-ce par défaut) aux réalités spécifiques et complexes du système institutionnel belge. Car si les 'belgophiles' de l'étranger ne sont sans doute pas légion, ils existent

(pensons par exemple à Marie-Thérèse Bitsch, Martin Conway, Hans-Joachim Lope, etc.) et leur éclairage eut pu s'avérer intéressant.

Un peu plus de la moitié des entrées sont consacrées à des sites et endroits de Flandre. Ce choix est légitime, vu que l'initiative éditoriale est venue du nord du pays. La Wallonie est bien représentée et Bruxelles loin d'être oubliée (11 articles). La Communauté germanophone en tant que telle fait l'objet d'un article. Quatre endroits se situent à l'étranger : Coburg, Kigali, Léopoldville et le vélodrome de Roubaix. La palette d'ensemble est impressionnante et met parfois un point d'honneur à sortir des sentiers battus. En particulier, le lecteur francophone s'étonnera à nouveau de son ignorance de réalités culturelles et mémorielles qui, en Flandre, sont inscrites dans le quotidien depuis l'enfance. On sait que la Belgique francophone et néerlandophone vivent à cet égard dans des systèmes culturels et d'information qui œuvrent en bonne partie en parallèle. Ainsi, pour qu'un chanteur populaire trouve actuellement une forte reconnaissance dans la région de l'autre, il faut qu'il renonce à sa langue maternelle et ait recours à l'anglais. Ce constat n'est pas une fatalité en soi, il est le produit de la volonté politique sous-jacente à la réforme de l'État, qui a d'emblée communalisé les matières culturelles. Pour tenter d'y remédier, on pourrait par exemple encourager la diffusion de cet ouvrage dans les établissements scolaires de la Communauté française de Belgique. Professeurs de néerlandais, d'histoire et de géographie trouveraient là une belle occasion de collaborer autour d'un projet commun. Encore faudrait-il encourager

pour ce faire une édition de poche car, en l'état actuel, le *Parcours van herinnering* n'est malheureusement pas à la portée de toutes les bourses. Certes la finition est belle et les illustrations nombreuses. En revanche, on eut pu resituer en icône la position géographique des lieux à l'endroit de chaque article car la consultation d'une simple carte du pays, réduite à sa plus simple expression, à l'entrée du volume, est laborieuse.

La structure globale de l'ouvrage en cinq rubriques thématiques est intéressante : l'histoire et le patrimoine (*plaatsen van geschiedenis*), soit les lieux de l'historiographie officielle, qui a servi à construire la nation au 19^e, puis au 20^e siècle (les statues d'Ambiorix à Tongres ou de Godefroid de Bouillon à Bruxelles, la cathédrale Saint-Lambert à Liège, le beffroi de Bruges, la place des Martyrs, le monument de Gabrielle Petit à Bruxelles, etc.); les lieux d'expansion inscrits dans l'idée du libéralisme, la foi dans le progrès et l'esprit d'entreprise – sans oublier l'histoire coloniale (*plaatsen van expansie*; le Grand-Hornu, la gare centrale d'Anvers, la 'Cité des sciences' dans le parc Léopold, le musée de Tervuren, mais aussi le *Wijnegem Shopping Center* ou la plaine de Werchter); les lieux de toutes les divisions idéologiques et de désunion (*plaatsen van tweedracht*), non seulement dans les matières linguistiques et communautaires (tour de l'Yser, Fourons, Grâce-Berleur et la Question royale), mais aussi la question religieuse (la grotte d'Oostakker-Lourdes), les contrastes ville-campagne (la *Kapellekensbaan* à Alost) ou la question de l'immigration ("Borgerokko"); les lieux de nostalgie et de l'imaginaire (Villers-la-Ville, "Bruges-la-Morte", la colonie

de Laethem-Saint-Martin, les Marolles, etc.). Enfin, la catégorie des “lieux de crise” (*plaatsen van crisis*), qui convainc moins par le nivellement qu’elle brasse de thématiques vraiment trop éloignées. Que fait Marche-les-Dames, qui soude pourtant la nation à travers le deuil du roi Albert, à côté de Breendonk et de la caserne Dossin, de Léopoldville et de la Marche blanche ? Une telle énumération laisse sceptique, même s’il est vrai que la logique du souvenir fonctionne davantage sur le mode associatif que rationnel.

Cet effet de lecture aurait sans doute pu être évité. Car de façon générale, et compte tenu de l’approche interne de chaque article, les parties introductives de chacune des cinq parties auraient gagné à être développées au-delà des quatre ou cinq pages, qui font davantage office de préface. Ceci aurait permis d’effectuer davantage de liens entre les articles, de mettre en évidence similitudes et contrastes, d’analyser les spécificités des différentes communautés de souvenirs qui se chevauchent et s’entremêlent dans la Belgique actuelle : le national, le communautaire, le linguistique et le régional. En bref, d’expliquer la logique intégrative et/ou centrifuge des lieux. Cette réflexion est également trop peu esquissée dans l’introduction générale de Jo Tollebeek, qui ouvre le champ de manière très stimulante, mais n’approfondit pas de véritable réflexion théorique sur la mémoire et l’histoire. La véritable originalité de l’édition allemande des *Erinnerungsorte* n’est pas expliquée. Dirigée par un tandem franco-allemand, Étienne François et Hagen Schulze, elle a jadis pris le parti d’intégrer l’image de soi et l’image de l’autre comme composantes

constitutives des identités nationales, faisant du culte de Napoléon ou de l’ouvrage *De l’Allemagne* de Madame de Staël également des lieux de mémoire allemands. De cette manière, la rigidité des cadres nationaux s’en trouvait élargie et relativisée, dans une Europe qui en a toujours bien besoin. La dimension européenne est d’ailleurs curieusement négligée dans le *Parcours van herinnering* : ainsi manquent l’Europe des Lumières de Charles-Joseph de Ligne et du château de Beloeil, l’Europe institutionnelle de l’Union européenne et du Berlaymont. On sait pourtant que, depuis les débuts de l’indépendance et jusqu’à ce jour, la vocation ‘européenne’ du microcosme ou de l’entre-deux a servi à légitimer l’existence de la nation belge aux yeux de l’étranger, et donc en retour aux yeux de la classe politique et intellectuelle du pays.

En réalité, il y avait matière à un troisième volume, qui aurait pu prolonger cette réflexion et compenser certaines absences, dont les éditeurs sont bien conscients. Certes, comme l’affirme un peu abruptement Jo Tollebeek (p. 19), l’exhaustivité ne fait pas sens dans ces matières. Mais la liste à compléter des lieux qui importent réellement n’était sans doute pas inépuisable : certains sont mentionnés dans l’introduction (Palais de justice, zoo d’Anvers, etc.), quelques autres auraient pu faire l’affaire (Ostende – souvent mise en scène dans la littérature étrangère, un béguinage comme lieu de nostalgie, Verviers – cœur de l’industrie textile et ville d’Henri Pirenne, etc.).

Un dernier détail concerne l’emploi récurrent des termes “Flamands” et “Wallons” dans les parties introductives, et

qui me paraît fort étroit dans la cartographie identitaire de la Belgique actuelle. D'une part, il s'agit d'une terminologie des régions, qui fait toutefois l'impasse sur la Région bruxelloise. Or, le sentiment d'appartenance d'un "Wallon" ou d'un "Flamand" par ses origines familiales, établi à Bruxelles peut s'avérer réel, surtout compte tenu des efforts récents de mise en valeur du patrimoine et d'invention d'un folklore (pensons au succès grandissant de la *Zinneke Parade*). Qu'en est-il en outre des enfants et petits-enfants des premières générations d'immigrés, de "Borgerokko", Marcinelle ou Neder-Over-Heembeek ? Se reconnaissent-ils dans ces appellations ? Sont-ils reconnus ainsi par les Wallons ou les Flamands 'de souche' ? Pour toutes ces raisons, la terminologie communautaire et linguistique ("Francophones" et "Néerlandophones") m'aurait semblé moins chargée et plus adéquate. Car ce n'est plus du militantisme mais de l'observation qui mène au constat de la multiplicité et de la diversité des appartenances ethniques et identitaires dans nos sociétés contemporaines. Les identités 'en creux' et les 'frontières floues' sont devenues légion, de même que les conflits de loyauté présents chez celles et ceux qui doivent gérer chaque jour des appartenances linguistiques, communautaires, religieuses ou idéologiques contradictoires. À cet égard, la Belgique 'laboratoire', qu'on vantait déjà au 19^e siècle, était bien en avance sur son temps !

Les critiques formulées ici s'entendent comme une invitation à prolonger la réflexion autour d'un ouvrage qui, fruit d'un important travail, comble une lacune réelle et mérite sa place dans toutes les bibliothèques. On lui souhaite également

une traduction française, éventuellement augmentée, dans un avenir proche.

Hubert Roland